

BERNARD
QUIRINY

Portrait
du baron
d'Handrax



Rivages

Le baron d'Handrax existe, Bernard Quiriny l'a rencontré. Installé en famille dans son manoir de l'Al-lier, cet hobereau excentrique aux allures de géant barbu est débordant d'idées folles, qui font de lui le plus attachant des compagnons.

Collectionneur de maisons en ruines, organisateur de dîners de sosies, pourvoyeur intarissable d'anecdotes et de bons mots, spécialiste des langues inconnues, inventeur de génie, amateur de cimetières et de trains électriques, le baron d'Handrax ne fait rien comme tout le monde et ne cesse de surprendre.

Bernard Quiriny ne pouvait faire moins, pour rendre hommage à ce précieux ami trop tôt disparu, que d'écrire son portrait. Voici donc *Le portrait du baron d'Handrax*, roman inclassable où se dévoile le petit monde fantasque et désopilant d'un personnage inoubliable.

Bernard Quiriny est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Contes carnivores* (Seuil, 2008), *Une collection très particulière* (Seuil, 2012, Grand Prix de l'imaginaire) ou encore *L'affaire Mayerling* (Rivages, 2017).

Du même auteur

L'Angoisse de la première phrase, nouvelles, Phébus, 2005 ; rééd.

« Points », 2011

Contes carnivores, nouvelles, éditions du Seuil, 2008 ; rééd.

« Points », 2010

Les Assoiffées, roman, éditions du Seuil, 2010 ; rééd. « Points »,
2012

Une collection très particulière, nouvelles, éditions du Seuil,
2012 ; rééd. « Points », 2013

Monsieur Spleen (notes sur Henri de Régnier), éditions du Seuil,
2013

Le Village évanoui, roman, Flammarion, 2014 ; rééd. « J'ai Lu »,
2015

Histoires assassines, nouvelles, Rivages, 2015 ; rééd. Rivages poche,
2018

L'Affaire Mayerling, roman, Rivages, 2018 ; Rivages poche, 2019

Vies conjugales, nouvelles, Rivages, 2019

Bernard Quiriny

**PORTAIT DU
BARON D'HANDRAX**

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : © Kevin Best

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7436-5551-8

Henri Mouquin d'Handrax (1896-1960) : peintre mineur, oublié de nos jours. Je m'en suis entiché par hasard, après avoir acheté une toile de lui chez un antiquaire, pour une bouchée de pain. J'ai commencé à me documenter sur sa vie, à chercher des études à son sujet. Je n'ai rien trouvé ; nul historien de l'art, nul érudit, ne s'est passionné pour son cas. J'ai voulu réparer cette injustice, en écrivant moi-même un livre. Ce livre sans doute n'intéresserait pas grand monde, mais qu'importe ! Et si les éditeurs n'en voulaient pas, je l'imprimerais à mes frais.

J'appris que le musée d'Handrax, dans l'Allier – berceau de la famille –, possédait des tableaux de Mouquin. Je décidai de m'y rendre, après m'être assuré par téléphone que l'établissement serait bien ouvert.

Dès mon arrivée, je tombai sous le charme d'Handrax. Mille cinq cents âmes, un clocher, de vieilles rues pavées ; une bourgade quète et paisible, oubliée par la mondialisation. Hormis quelques enseignes

criardes dans l'avenue principale, et de hideuses constructions modernes près de la gare et dans sa périphérie, rien n'y indiquait qu'on fût en 2020 ; on se serait attendu à croiser par les rues des fiacres, et des messieurs à chapeau haut de forme.

Installé dans un ancien couvent, le musée montrait des toiles d'artistes locaux – dont huit Mouquin –, et un certain nombre de pièces d'archéologie mises au jour à l'occasion de chantiers alentour ; la plus grande salle était consacrée aux objets d'autrefois : outils, faïences, balances à plateaux, fers à repasser en fonte, tout un stock légué par un collectionneur. Le musée avait récupéré aussi, à leur fermeture ou lors de rénovations, l'ameublement et la décoration des vieux commerces d'Handrax : la boulangerie, la pharmacie, etc. On avait reconstitué ces boutiques avec des mannequins déguisés, pour figurer les commerçants.

Lors de ma visite, le musée était désert. Je fis le tour, puis étudiai longuement les Mouquin. Le gardien, trouvant suspect mon intérêt pour eux, rôdait derrière moi.

Les tableaux, qui dataient des années 1950 – sa dernière époque, comme j'aimais à le dire –, n'étaient pas mal. Le plus beau, une nature morte, était la version aboutie d'une esquisse que je connaissais déjà. Enchanté, je décidai de revenir avec mon matériel de dessin, pour les recopier. (La loi l'autorise, pourvu que la copie soit d'un autre format que l'original.)

Par courtoisie, j'informai le gardien de mes projets. Il n'y vit aucune objection et demanda s'il pouvait m'être utile. Il était plus sympathique qu'il n'en avait

l'air. Nous bavardâmes, et il m'apprit deux choses : que le petit-neveu de Mouquin habitait au village, et que la mairie cherchait pour le musée un second gardien.

Ainsi commença ma nouvelle vie.

MAISONS DU BARON

François-Paul – mon collègue – connaissait bien le descendant de Mouquin : il travaillait pour lui, en plus de son emploi de gardien. Il en parlait avec une déférence un peu comique et ne l'appelait jamais autrement que : « Monsieur le Baron ». Car c'était un noble : Baron Archibald d'Handrax, énième du nom. Il vivait avec Madame et leurs enfants dans le manoir de la famille, à deux kilomètres du centre-bourg.

Le travail de François-Paul consistait à visiter régulièrement les maisons du Baron, à Handrax et aux alentours.

– Il en a tant que ça ? demandai-je.

– Des dizaines ! Mais il ne les habite pas.

Comme je posais des questions, François-Paul m'invita à le suivre dans l'une de ses « tournées ».

Le jour dit, nous visitâmes une demi-douzaine de maisons, toutes inoccupées depuis dix ans et plus. Restées intactes depuis la mort de leur précédent propriétaire, garnies de meubles massifs, tapissées de papier à fleurs jauni, elles sentaient l'encaustique, la

moisissure et le passé. François-Paul les aéraït puis les inspectait, à la recherche d'une fuite d'eau ou d'une attaque de mэрule.

Tandis qu'il vaquait à ses travaux, je déambulai, amusé par les toiles cirées sur les tables, les napperons de dentelle sur les buffets, la porcelaine dans les vaisseliers. Il y avait dans les salons d'antiques postes de télévision rebondis, avec des boutons-poussoirs sous l'écran. Les placards étaient remplis de produits ménagers hors d'âge, datant parfois même des années 1960. Les paniers d'osier étaient chargés de journaux anciens et de dépliant publicitaires, de factures et de lettres avec des timbres en francs. J'avais l'impression d'être en vacances chez ma grand-mère. Je n'aurais pas été surpris de la voir s'incarner tout à coup, avec sa blouse et son tablier à carreaux ; elle eût été comme chez elle.

François-Paul veillait donc à ce que les maisons ne se dégradent pas trop. L'été, il ventilait. L'hiver, il chauffait. Il réparait, en s'efforçant de moderniser le moins possible. Il avait tout une collection de vieilles pièces de radiateur ou de chaudières, achetées dans des brocantes.

Mais quel intérêt y avait-il à conserver ainsi ces demeures dans leur jus ?

La réponse me fut donnée par le Baron en personne, que nous rencontrâmes ce jour-là dans la dernière maison de la liste – une bicoque étroite, compressée entre deux autres, dans un hameau à cinq kilomètres d'Handrax.

C'était un homme d'âge indéfinissable, entre cinquante et soixante ans, bien habillé, un peu replet, très *gentleman farmer*, avec une épaisse barbe grise. Ses cheveux ébouriffés n'avaient pas dû voir un peigne depuis longtemps. Il marchait avec une canne, une belle canne en bois noir, avec un pommeau d'argent.

Il était très grand ; debout, il avait quelque chose d'un ogre. Je songeai qu'il devait avoir un gros appétit, et je le vis en pensée dévorer du sanglier, de la biche, des mets rustiques et puissants. Chassait-il ? Je l'imaginais bien avec un fusil et une casquette à oreilles.

François-Paul nous présenta, puis fit un rapide compte rendu de ses visites précédentes, et disparut enfin pour son inspection, me laissant seul avec le Baron. J'étais intimidé ; il en imposait. Il s'assit dans un fauteuil et m'invita à prendre place sur le canapé. L'assise grinça sous mon poids.

Je dis au Baron que j'étais un admirateur de Mouquin, raison de ma présence ici. Il s'éclaira. « Ah ! Henri. Bon peintre. Bon homme, aussi. » Il l'avait connu dans sa jeunesse ; on l'appelait Mouquin-Pinceau, ou Pinceaux, parce qu'il en avait toujours dans ses poches. Il possédait au château (le manoir familial, communément appelé château) quelques toiles de lui, des dessins, des esquisses ; si cela m'intéressait, je n'avais qu'à passer, il me montrerait tout.

Je l'interrogeai alors sur ses vieilles maisons, gardées dans leur état ancien.

– Personne n'en veut, répondit-il. Handrax et sa région n'attirent pas les foules. Quand un vieillard

casse sa pipe, les héritiers mettent sa maison en vente ; mais elle peut rester sur le marché pendant des années. Au début, ils l'entretiennent ; puis ils se lassent et n'y pensent plus. La maison tombe alors en ruine ; elle meurt à petit feu.

– C'est pour cela que vous la rachetez ?

– Oui, et aussi par goût. Ces maisons sont un conservatoire du passé. Les derniers propriétaires étaient âgés, la décoration date, tout est d'époque : les meubles, les rideaux, les parquets, les papiers. Entrer là-dedans, c'est entrer dans le passé.

Il fit un geste circulaire.

– Que voyez-vous ?

Je souris.

– Eh bien, une bibliothèque en merisier, contenant quelques volumes ; le fauteuil où vous êtes assis, en cuir vert ; un guéridon, décoré d'un vase vide.

– Un *guéridon*, répéta le Baron. Rien que ce mot !

Il s'esclaffa.

– À votre avis, de quand date la décoration, ici ?

J'hésitai.

– 1972 ?

– 1964. Je me suis renseigné. Visiter cette maison revient donc à se transporter en 1964. Littéralement. C'est la manière la plus efficace et la plus économique de voyager dans le temps.

Le plancher craqua au-dessus de nos têtes. François-Paul.

– Parfois, continua le Baron, on me propose des maisons dont les propriétaires viennent de mourir. Les héritiers, me croyant un hurluberlu, s'imaginent

que j'achète tout. Or, une fois sur place, je découvre que la maison a été partiellement rénovée, cuisine neuve, etc. Dans ces conditions, ça ne m'intéresse plus. Je recherche les goûts d'hier, les décors, les odeurs. Les vendeurs ne comprennent pas ; ils croient que je refuse parce qu'il reste des travaux à faire, alors que je refuse parce que des travaux ont été faits.

François-Paul redescendit et s'assit près de nous. Un silence solennel s'installa. Nous étions là, recueillis, plongés en pleine année 1964. Cela dura peut-être cinq minutes ; une voiture passa dans la rue, brisant le charme. Le Baron se leva, appuyé sur sa canne. Nous l'imitâmes.

– Quand j'ai envie de dépaysement, dit-il, je me rends dans l'une de mes maisons. J'y reste une heure ou deux, c'est comme si j'avais fait un long voyage.

Son visage avait quelque chose d'enfantin, une sorte d'exubérance comique qui contrastait avec son allure austère et sa grosse voix.

– Bon. Je vous attends au château, quand vous voudrez.

Il me serra la main, puis s'en alla. François-Paul et moi refermâmes les volets, et regagnâmes Handrax.

– De temps en temps, m'expliqua François-Paul, le Baron s'installe pour quelques jours dans une de ses bicoques, avec sa famille. Cela, dit-il, pour qu'elle revive – la maison.

J'étais charmé par ces manies, que je croyais comprendre assez bien.

– Combien en a-t-il, en tout ?

– Je ne sais pas. Je ne m'occupe pas de toutes.

- Qui d'autre ?
- Je n'en sais rien. Monsieur est très secret.
- Il réfléchit, puis :
- Je dirais qu'en tout, il doit en posséder une quarantaine.
- Il est donc riche ?
- Les maisons qu'il aime, hors d'âge, ne coûtent rien.
- Soupir.
- Mais il est vrai que, de l'argent, il en a tant qu'il veut.

PREMIÈRE VISITE AU CHÂTEAU

Le manoir, sur les hauteurs d'Handrax, était une élégante bâtisse du XVIII^e siècle, flanquée d'écuries (pas de chevaux – le Baron les détestait), avec un parc. Sitôt que je la découvris, je fus séduit ; le Baron avait de la chance d'habiter un si bel endroit et d'avoir les moyens de l'entretenir.

Il m'accueillit en personne et me conduisit dans son bureau, où il avait installé ses Mouquin, descendus spécialement du grenier où ils sommeillaient depuis des années. Je reconnus la patte de mon peintre dans ces petits formats représentant des paysages de l'Allier ; au regard des thèmes et de la manière, je les datai des années 1920 et 1930. Je fis quelques commentaires ; mon hôte m'écouta avec

attention, en hochant la tête. Je demandai ensuite la permission de copier les toiles ; il accepta, et promit même de mettre à ma disposition une pièce du château.

Il m'invita ensuite à goûter au salon. Nous traversâmes d'innombrables pièces et couloirs – le manoir était vaste –, tous meublés fastueusement. « Je ne suis pour rien dans cette décoration, expliqua-t-il ; j'ai tout reçu de mon père, qui lui-même l'avait reçu du sien, etc. »

Il avait tout de même transformé certaines pièces en fonction de ses besoins (et de ceux de sa famille – il avait une femme et quatre enfants, dont je parlerai). Par exemple, il avait cassé des cloisons au deuxième étage pour aménager l'espace nécessaire à sa collection de soldats peints, avec lesquels il recréait les batailles napoléoniennes. « Il faudra que vous montiez. J'ai fabriqué tout un décor figurant Bassano, en m'appuyant sur la documentation la plus exacte. Je n'en suis pas mécontent. » Mais ce ne furent pas, ce jour-là, ses soldats que je vis ; quand nous eûmes bu le café et que, soucieux de ne pas le déranger trop longtemps, je voulus prendre congé, il me dit qu'il avait, auparavant, quelque chose à me montrer *impérativement*.

Il me conduisit dans une dépendance, où l'on accédait par la cour gravillonnée, à l'arrière. Il avait fait installer là une *pièce aveugle à sensations tactiles* de son invention. Comme son nom l'indique, c'était une salle sans fenêtre ni éclairage, où l'on pénétrait par une porte donnant sur un sas obscur, muni d'une

tenture ; une fois la porte refermée, on se trouvait dans le noir, on écartait la tenture et, tenant de la main gauche un fil d'Ariane fixé au mur, on avançait, en tâtonnant de l'autre main. L'expérience commençait : les murs, qui n'étaient pas droits, étaient garnis de matériaux divers, qu'il fallait caresser. Tantôt doux, tantôt dur ; puis rêche, piquant, soyeux, collant, gluant, lisse, strié, tiède et froid ; une gamme complète de sensations, sans jamais savoir ce qu'on touchait.

Le baron me pria instamment d'essayer.

– Vous m'accompagnez ? demandai-je.

– L'expérience est conçue pour une seule personne, répondit-il. À deux là-dedans, on ne serait pas concentrés. On se gênerait.

Méfiant, j'entrai, poussai la tenture, trouvai le fil. Les doigts de ma main restée libre se posèrent alors sur toutes sortes de choses, parmi lesquelles, je crois : du coton, de la laine, du bois, de la cire molle, de la viande froide, du cuir, du plastique, du papier de soie, des feuilles séchées, de la céramique, du caoutchouc et d'autres textures indéfinissables, souvent agréables au toucher. Un moment, j'eus l'impression fort nette de tripoter un sein ; et je me demandai s'il y avait une femme, offerte à mes tâtements. Je sortis de là décontenancé, sous l'œil ravi du Baron.

– L'artisan qui m'a aidé à créer cette pièce revient souvent pour déplacer les cloisons et changer les matériaux, évitant qu'on se lasse. Ce n'est jamais la même chose.

– Quels sont ces matériaux ?